Ring

Une pièce d'Aïko Solovkine

Mise-en-scène Etienne Caloone

Avec Quentin Rivet, Theotime Ouaniche

Chorégraphies Elise Manke

Scénographie Clara Cohen

Résumé

Dans une ville industrielle sur le déclin, il vit de petites combines et dort dans sa caisse. Il a travaillé dans une usine, a fait de la prison quand il a été fichu dehors et aujourd'hui, avec lui circule son chien : Boss. Un dogue argentin. Cinquante kilos de muscles. Cent kilos de pression au centimètre carré dans la mâchoire. Tout ce qu'il lui reste de sa vie d'avant c'est sa caisse. D'ailleurs, il est couvert de dettes et on vient la lui réclamer. Il décide alors de faire combattre Boss une nouvelle fois, son tiroir-caisse sur quatre pattes avec lequel il s'est déjà fait une petite fortune qu'il a très vite claqué en babioles. Mais les règles ont changé. Les arènes clandestines sont remplacées pour éviter les descentes de flics, on fait combattre les chiens dans les coffres de voitures. Il paraît que Boss est sur le déclin, aussi. Tous les deux, maître et chien jouent serré. Mais dans ce nouvel espace, qui risque le plus gros ?

Note d'intention

Ce qui nous a saisi dans à la première lecture du texte d'Aïko Solovkine, c'est la langue. La manière dont la pensée s'articule sans être volontaire, mais avec un débordement inoui. C'était sans concession. Un coup de poing. On y sentait l'ampleur de toutes les villes industrielles sur le déclin du monde entier. On y retrouvait les petites combines de leurs habitants, le ciel bas, l'absence de perspective et puis les odeurs, les goûts, les bruits. C'était ça que que nous voulions exprimer. Nous avons rencontré Aïko. Elle nous a raconté la manière dont elle avait travaillé pour écrire Ring, comment elle s'était immergée dans cette histoire de combat de chiens. Comment elle avait suivi un contact à elle qui vivait dans la rue. Il lui avait proposé de lui faire découvrir l'envers du décor. On se souvient des photographies de son téléphone qu'elle avait rapportées. Nous étions bouleversé par le sordide de ce qu'elles montraient mais aussi par la crudité de ce qu'elles dissimulaient. On n'imagine pas ce qu'on peut trouver derrière une bâche, à l'ombre d'une friche, sous un pont, entre les herbes rases et les blocs de ferraille. Et dans nos discussions, ce qui nous frappait, c'était toujours cette absence de perspective, mais surtout, la volonté de s'en sortir de ces femmes et de ces hommes et la manière dont ils s'intégraient eux-même à ce système qui les avait exploité et dont ils reproduisaient les schémas sur les plus faibles qu'eux encore. Et plus nous travaillons le texte, plus nous saisissions la manière désespérée qu'avait ce type de transformer son chien en gladiateur. La manière dont lui, qui avait été mis de coté, lui qui avait perdu son emploi, avait fait de la prison, comment par les victoires de son chien il reprenait visage humain et se refaisait une situation, même si ce qu'il gagnait le poussait à tout claquer par la suite et à vouloir toujours plus.

L'autre coup de poing, c'était l'énonciation. Qui est cette voix ? Ou bien, qu'est-ce que cette voix ? Quel est son point de vue sur ce qu'elle voit. Et si la crudité de la langue, son caractère profondément thoracique dissimulait justement son absence de consistance physique. Et si, cette voix, comme jaillie de nulle part ou plutôt de partout, était la voix de la ville, de toutes les consciences de cette ville et de toutes les villes industrielles du monde. Alors, l'interprète de cette voix devait être comme le passeur de ces êtres qui s'expriment à travers lui. Il serait comme ce témoin des batailles de tragédie grecque. Celui qui ne parle pas de toute la pièce, celui qui voit tout, celui qui vient après le sang versé, après les événements, celui qui vient dire. Seulement dire ce qu'il a vu, senti, gouté, touché. Et si ce chien lui même, était présent dans cette conscience qui s'exprime. Comment pouvions nous faire exister ce chien sur le plateau ? Car le gladiateur, c'est lui, l'animal. D'une loyauté sans faille, c'est lui qui meurt à la fin, quand son propriétaire, en bon rejeton du système libéral, devenu petit exploitant, devient le bourreau de son propre animal à vouloir gagner toujours plus. Ce

que Jean-Christophe Bailly appelle l'aloga. À savoir, celui justement qui ne possède pas la parole. Selon ce même penseur, les animaux se manifestent comme pensée en s'activant, en devenant eux même des verbes, des actions. Il nous fallait donc trouver, pour une raison à la fois éthique et artistique, le moyen de mettre en parallèle cette parole du narrateur et la présence, toute en oeil et en action de son chien. Ce que la musique nous permettait. La présence du saxophoniste sur le plateau, en plus de renvoyer le témoin à sa propre présence, le fait dialoguer avec des bruits, des sons, des nappes. Et de temps à autre, par l'incarnation des autres voix du récit : celle du père du héros, celle du commanditaire des combats aussi. Autant de juges, de parcelles de l'étau qui se sont refermées sur le chien et reviennent s'opposer à son maître.

Le ring est une cage. Or, pour Jean-Christophe Bailly, la cage est le contraire absolu du territoire. Non seulement parce qu'elle ne comporte aucune possibilité de fuite ni d'évasion, mais surtout parce qu'elle interdit le libre passage de la visibilité à l'invisibilité, qui est comme la respiration même du vivant. À la manière de certains zoos, ici, pour les deux interprètes présents sur le plateau du début à la fin de la performance, l'espace est resserré à son extrême, très court sur les cotés, il s'allonge en un oval dont les bords sont constitués par le public. Cinq mètres sur six. Un éclairage diffus qui passe du sombre à la clarté très forte, avant de sombrer dans l'obscurité. Et le faisceau, toujours, qui dessine la poussière en se mouvant comme une trace de craie dans le noir. Les tons vont du rouge carmin au blanc et rappellent les peintures extraites du Bardho Todol exprimant tout ce qu'il faut traverser d'épreuve dans les états intermédiaires, passé le dernier souffle de la mort. Car la question c'est, comment traverser l'épreuve et à quel prix ? Est-ce que l'exploitation qu'on subit justifie l'exploitation d'un autre être par nous ? Ou plutôt, ne pourrait on pas envisager que de l'animal, dont jamais je ne saurai rien de la pensée, sauf qu'il existe et que je peux le voir, le toucher, le sentir, que notre position envers et à l'intérieur du vivant, puisse évoluer vers une plus grande considération. C'est cette prise de conscience que nous cherchons à produire chez le spectateur.

La compagnie des Eperlans

Leur Histoire

Après leur formation au Cours Florent, Etienne Caloone et Quentin Rivet veulent travailler ensemble. Ils ont en commun le désir de trouver de nouvelles écritures qui correspondent aux enjeux de plus en plus pressant de notre monde. Qu'il soit politique, lyrique, ou bien le lanceur d'alerte de l'urgence climatique et de la nécessité d'y répondre, pour eux, le théâtre doit être un lieu citoyen qui emporte le spectateur autour de récits dont il se sent concerné. Leurs parcours les mènent l'un à l'ENSAD et l'autre à la troupe éphémère du théâtre national de Toulouse. C'est après leur formation qu'ils décident de fonder ensemble la compagnie des Eperlans. Leur position évolue alors vers une esthétique prenant plus de distance avec le réalisme pour laisser une plus grande place à l'imaginaire du spectateur. Ils utilisent pour cela des moyens qui sont ceux de l'enfance, ceux du jeu, dans son sens premier.

L'écart

Parce que notre époque est plein d'embuches et que nous ne cessons de faire le grands écarts entre les risques, les fausses certitudes et les luttes, parce que rien, jamais, malgré tous les moyens de la technique, ne remplacera l'expérience d'un être humain qui regarde un autre être humain éprouver sur un plateau, nous souhaitons, en nous référant à la définition latine de "l'expérience" : "traverser le péril". Pour nous, cela signifie, aller au-delà du péril, en commun, autour de cet espace délimité dans le sol et qui est le lieu des possibles. Pour le philosophe et scénariste Benoît Peeters, la case fantôme est celle qui se trouve dans l'espace entre les deux cases d'une planche de bande dessinée, un espace imaginaire, un espace fantôme qui permet de créer du hors champ. Nous voulons faire du plateau, ce lieu qui est à la fois autre et si proche du réel. C'est en s'inspirant de ce concept que notre compagnie théâtrale se propose d'explorer "l'écart" et les fantômes qui l'habitent dans le champ artistique, social et politique.

Aïko Solovkine - L'autrice

Aïko Solovkine est une journaliste et autrice belge. Avec son premier roman, Rodéo elle obtient le Prix de la première œuvre de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2016. Il est réédité en 2020 dans la collection Espace Nord et dans la collection Quai n°5 des éditions XYZ (Canada). Elle est l'auteure de deux pièces de théâtre : Rwanda Inc. et Mare Nostrum. Elle a également publié plusieurs nouvelles dont Ring, paru en 2019 aux éditions Magellan et Cie dans le recueil Nouvelles de Belgique.

Quentin Rivet - Acteur

En parallèle de ses cours de théâtre au Cours Florent, Quentin monte l'Envie d'avant avec Elsa Grousseau en 2018. Une aventure qui se poursuivra avec une tournée nationale. Il profite alors de son temps libre pour monter, avec Etienne Caloone, L'oiseleur, qu'ils présentent au festival Off d'Aurillac où il incarne Sigismond, le roi fou. Il rejoint ensuite la troupe éphémère du Théâtre National de Toulouse en 2020 et y rencontre Guillaume Severac Schmitz pour lequel il interprète Tartuffe dans la pièce éponyme de Molière, en tournée depuis 2021. Depuis, il enchaîne les créations : Gloire sur la terre de Linda Mclean mis en scène par Maëlle Poésie (2021), Doctor Faustus de Christopher Marlow mis en scène par Dan Jemmet et Valérie Crouzet (2022-2023) et le Grognement de la Voie Lactée de Bonn Park mis en scène par Maïa Sandoz et Paul Moulin avec la Cie Théâtrale de l'argument (2023). En 2021, Quentin développe son parcours au cinéma, notamment dans le film de Paul Lacoste, David et Jess, et l'année suivante, il obtient un rôle dans le long métrage de Julien Rigoulot, Petit Jésus. Il sera en 2024 à l'affiche d'une série de Frank Bret aux cotés d'Anne Charrier.

Théotime Ouaniche - Acteur

Après son bac, il rejoint l'école d'Asnières et commence à travailler sur deux projets : Aquariums, de Pauline et Morgane Lacailles, et Bérénice mis-en-scène par Bilal Dufrou. Il tourne aussi son premier long métrage, In Vino Veritas, écrit par Julien Renaud et Sylvestre Barry, tourné en Roumanie et en France. Il intègre ensuite la promotion 2022 de l'ENSAD, termine ses études avec trois spectacles de sorties joués au printemps des comédiens ainsi qu'au Théâtre des Quartiers d'Ivry: Metamorphose, une création d'Aurelie Leroux, Dolldrums, de Charly Breton et Cristal de Gildas Milin. Il intègre ensuite la compagnie Défenestrée dans le spectacle Hiérarchie.
Aujourd'hui il travaille entre Théâtre et Cinéma. On peut le retrouver cette année dans Bérénice de Roméo Castellucci, la série Demain nous appartient, et très prochainement dans le film De gaulle, le commencement.

Etienne Caloone - Metteur-en-scène

Après une formation à la réalisation de cinéma à l'Ecole de Cinéma et de Télévision de la Ville de Québec et trois années de formation au Cours Florent, il intègre la promotion 2022 de l'ENSAD où il travaille avec Alain Françon, Dominique Valadié, Charly Breton et Gildas Millin. Il a mis en scène l'oiseleur, sa première pièce, au festival de théâtre d'Aurillac en 2019 et Kiil en 2021, dans le cadre des cartes blanches de l'ENSAD et du Hangar théâtre. Depuis, il joue pour Alice Laloy avec les performers de la troisième version de Pinnochio Live. Il travaille actuellement à l'écriture d'un roman.

Scénographie

Nous avons imaginé pour ce spectacle une forme capable de s'exposer à tous les environnements, aussi bien théâtre, qu'extérieur, friche, salle des fêtes ou autre lieu non dédié. L'espace de jeu est simple et à la fois rempli d'interactions, à l'image de l'histoire qui est évoqué. Nous avons decidé de faire du plateau une zone de combat. Un oval de six mètres sur cinq cerclé de rangées de chaises. Un espace de cage, d'arène, c'est à dire un endroit où l'on est toujours à vue, où nul ne peut se cacher. Des éclats de liège concassés sont posés sur le sol comme une trainée de poudre, un fleuve, des derives de coke (charbon) abandonés des usines. Quelques pneus dans le fond, un pied de micro comme support de la parole. Un faisceau lumineux partant du plafond, passant tour à tour du rouge au blanc très clair, travaille à dessiner les différents espaces de la narration.

A l'intérieur, un Tosa défonçait un American Staff dans une arène délimitée par des barrières Nadar. Un projecteur portable éclairait la scène et la cinquantaine de parieurs qui excitaient les bêtes avec des petites lampes laser en braillant des à mort et vas-y, crève-le.

L'espace de jeu permet une explosion de toutes les formes d'image proposées par le texte et d'établir un environnement modulable tout à la fois à la fois par le jeu des comédiens au plateau et par l'imaginaire du public.

Parole de scénographe

Le texte d’Aïko Solovkine m’a tout de suite inspirée. Très puissant et poignant, il aide à visualiser un espace. Le titre Ring donne le « la » dès la première lecture : combat de boxe ou de gladiateurs, arènes, cages à chiens, usine, univers industriel, terrain vague, casse automobile et bien d’autres, voici les images que j’ai eues en tête et qui m’ont inspirée. Je voulais un décor sombre, violent, et mobile, qui puisse accompagner le texte et ses différentes phases de jeu. Le public devient partie intégrante de la pièce, et prend part au combat comme celui d’une arène de combat de chien.Toujours dans le même univers, les costumes reflètent une réalité bien triste, celle d’un homme qui a quasiment tout perdu, et de son chien meurtri. Il a fallu toutefois jouer sur une certaine neutralité, pour que les acteurs puissent incarner plusieurs rôles à la fois. Et travailler sur les costumes du narrateur, qui changent au fil des succès et des défaites de Boss.

Extrait

Vingt minutes qu’ils roulent. Des hurlements de douleur résonnent dans le coffre, ceux de l’argent qui se crée. Il faut bien qu’il naisse quelque part et son berceau, il se le taille où il peut. Lui tourne à fond le bouton de la radio. De la house, ça tombe bien vu que l’idée, c’est qu’on n’entende rien. Plus de boulot, plus de maison, la prochaine étape, ce sera quoi, pas y penser, juste espérer. Que dans le coffre, Boss cent fois mordu, recousu, cassé, réparé et sur lequel il a tout misé, crève ce pitbull. Il s’allume une clope, énième bougie pour fêter la guerre en cours dans l’arène car en cas de défaite, la paix risque d’être trop longue. Encore quelques kilomètres de sursis, déroulés le long d’une piscine reconvertie en squat, d’un hôpital puis d’une salle de pompes sans toit. Centrale électrique, station-service, dépôt de trains, accélérer, partir d’ici, partir loin.

Conditions

Spectacle autonome techniquement

Montage et démontage le jour même

4 personnes en tournée

50 min

Contact
06965640779
17 rue d'Amiens
62500 Saint-Omer

Crédit Photo : Cagdas Erdogan